

honteuse que dans ses sœurs encore païennes, se posant, dis-je, noblement en face de cet homme qui se prenait à exiger d'elle, comme une chose toute simple, le sacrifice de cette sainteté immaculée que le baptême avait imprimée à tout son être, elle élevait devant lui une voix ferme et courageuse : " Maître, disait-elle, je suis à vos ordres pour tout ce qui est conforme à la vertu et à la justice ; mais pour tout ce qui s'en éloigne ne l'attendez pas de moi. Vous pouvez torturer mon corps, briser un à un les membres de votre esclave ; mais cette âme qui l'anime, mais cette conscience qui vous résiste, vous êtes impuissant à les asservir. Maître, retenez bien ceci : la conscience de la vierge ne plie ni sous l'épée, ni sous les fouets de plomb, ni sous les chaînes."

Ou bien, la femme régénérée vivait à ces époques plus avancées et dans ces régions où la société avait déjà décrété pour elle, *sous l'action tutélaire de l'Évangile*, de la considération et de l'honneur. Alors la seule présence, le seul aspect de cette créature si noble et si pure, la simple contemplation de sa physiologie marquée au sceau d'une modestie ineffable, imprimait la retenue, faisait taire les inspirations mauvaises et modérait la fougue des passions. Ici, elle parlait peu ; c'était surtout son exemple qui prêchait l'amour d'une vie chaste et sans tache ; c'était sa conduite de tous les instants qui invitait les hommes à donner leur estime et leurs affections à cette céleste vertu qui ennoblit tout leur être et élève si haut leurs aspirations. Toute cette foule de Vierges qui, se plaçant au-dessus des faiblesses de la nature, disaient aux joies même les plus légitimes un éternel adieu, et, dans un corps frêle et délicat, reproduisaient les merveilles de l'existence angélique, n'enseignaient-elles pas à tous, par cette prédication muette, mais si profondément éloquente, la possibilité de la résistance aux instincts dépravés ? Ne criaient-elles pas au monde, de la façon la plus sensible et la plus énergique, qu'il est grand, qu'il est généreux, qu'il est digne d'un noble cœur de ne répondre que par le mépris et le dédain aux inspirations des sens et de la convoitise ?

Il se fit quelque chose de semblable pour la charité. La femme chrétienne, répudiant à cet égard toutes les maximes du monde antique, s'est déclarée ouvertement et de prime abord *la protectrice du vieillard, la gardé-malade de l'abandonné, la mère du pauvre petit enfant qui est resté orphelin, la consolatrice de tout ce qui ici-bas gémit et souffre*. Dès les premiers temps du christianisme, on vit les Paule, les Mélanie, les Fabiola, employer leurs immenses patrimoines à secourir l'indigence, à se faire, suivant une belle expression, *l'œil des aveugles, la main de l'infirme, l'appui de ceux qui étaient délaissés de tous*.

Trouvez une souffrance à qui la nouvelle Eve n'ait dit, pendant dix-huit siècles, cette parole : *Tu es notre sœur !* Nommez une douleur à qui elle n'ait murmuré de sa plus douce voix : *Je l'adopte pour fille !* Et puis, comme elle a enseigné à ses frères en Jésus

le bien avec délicatesse, avec charme, avec cette simplicité qui en rehausse le mérite et en grandit le prix ! Il y a dans son âme, ont dit avec justesse ceux qui l'ont étudiée à travers les siècles dans sa mission de charité, des délicatesses tout ensemble si exquises et si spontanées qu'elle les ignore elle-même. La source en est voilée, mystérieuse. Elles s'exhalent d'elle comme le parfum de la fleur timide que ses suaves effluves décèlent vaguement et que l'œil ne voit pas. *Point de mal qu'elle ne sache guérir, soulager du moins*, et au fond duquel elle ne sache déposer, comme un rayon de miel, la résignation et l'espoir. Elle est vraiment la providence du malheureux, du pauvre, de l'innombrable tribu des abandonnés. Suivez-la, a-t-on dit encore, suivez-la dans l'obscur réduit où s'abrite l'indigent, près de la couche du moribond, à côté du grabat sur lequel gémit le vieillard, resté seul, après de longues années de labeur. Rien ne l'éloigne, rien ne la rebute. *Plus forte alors que l'homme*, cette frêle créature, élevée par la foi au-dessus des sens, repliée dans sa charité, ne vit que là. Elle remplit une mission divine. Elle apporte avec soi quelque chose de Dieu, des secours pour tous les besoins, du baume pour toutes les plaies, *des paroles de femme chrétienne*, les plus consolantes et les plus douces que le cœur du malheureux puisse entendre et qui charment toutes les douleurs.

Comment le monde n'aurait-il pas été touché, et n'aurait-il pas senti son cœur s'enflammer du désir de faire aussi le bien à ces nombreux misérables qu'il foulait auparavant d'un pied dur et dédaigneux ? Cette charité si persistante, si admirable de *la femme chrétienne* n'exerçait-elle pas comme d'elle-même, un prosélytisme irrésistible, et eût-il été possible à ces nobles serviteurs de Jésus-Christ, que nous sommes fiers de compter pour ancêtres, de rester froids et indifférents en face de la misère de leurs semblables, quand ils voyaient les premières dames de l'univers renoncer à toute jouissance pour soigner les infortunés ; déposer leurs joyaux et leurs bandelettes pour secourir les derniers des malheureux, et s'estimer heureuses de *panser, pour l'amour de Jésus, les plaies dégoûtantes d'un inconnu ou d'un esclave ?*

Ces exemples, *cet apostolat de la charité et de la sainteté des mœurs*, ont été légués aux femmes de notre temps comme un pieux et noble héritage qu'elles doivent à leur tour transmettre aux générations futures dans toute son intégrité.

Premièrement, elles doivent être *apôtres de la sainteté de vie*, indirectement, c'est-à-dire par le fait seul de leur conduite toujours pure et sans la plus légère tache. Il faut, lorsqu'un homme vient prendre, un instant, place à l'âtre du foyer où s'asseyent la jeune vierge et l'épouse chrétienne, qu'il éprouve un malaise secret si son âme est souillée, un surcroît d'énergie pour la répulsion des choses mauvaises si son cœur est resté chaste, et des aspirations pour tout ce qui est honnête et digne et plus impétueuses et plus pro-